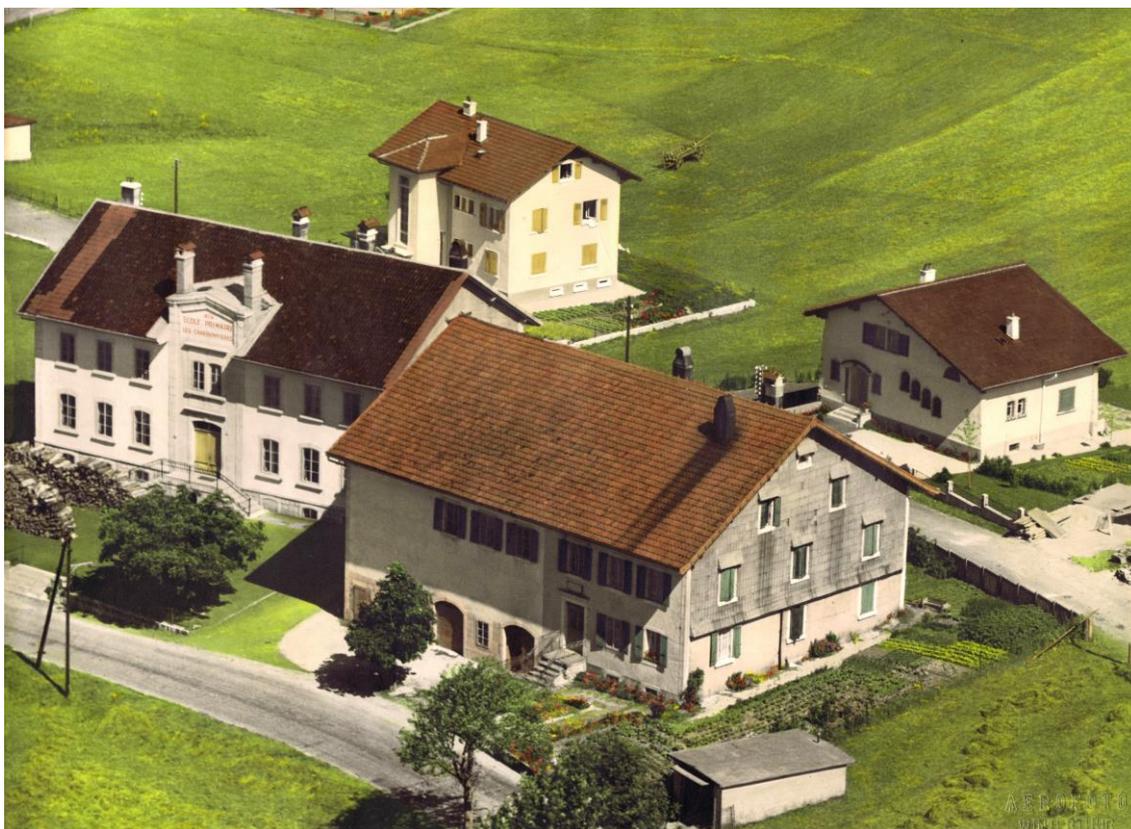


## Quand le jardin restait prioritaire pour une famille

Le nôtre, qui encadrait presque la moitié de notre maison, était de belle taille. C'était une hantise que de le retourner, ligne après ligne, et même que nous étions trois frères à œuvrer. Aller hop, une ligne à bêcher. La terre du ta met devant toi, tu frappes les mottes pour les écraser, tu mets du fumier dans ligne et tu recouvre le tout. Et ainsi de suite. Pendant des heures, pendant des jours.

Ah ! il est beau, le printemps, alors que la nature se réveille et que aussi, l'on te réveille. Toutes les tâches t'attendent, tandis que tu avais été si heureux l'hiver, éloigné de toutes, bienheureux. Alors tu étais libre, mon ami, tandis que maintenant te voilà soumis précisément à tout ce qui se réveille.

Une bonne formation quand même. Un travail qui t'a peut-être éreinté sur l'heure mais dont tu es redevable de mieux comprendre ce qu'à été cette vie de la campagne. Et puis, n'était-ce pas nécessaire de soulager une mère qui élevait un quatrième garçon encore en bas âge ? Alors vive le jardin !



Une maison des Charbonnières, située juste à côté du collège, devant lequel on voit la montagne de bois, des stères, que le scieur devra débiter en bouts de 25 cm. On étalera le bois dans la cour pour le ressuyer pendant quelques jours, et hop, après, par le travail des élèves, hop au galetas. Il n'est rien sec mais il en donne l'apparence. Une cour traitée en vert par le coloriste alors que ce n'était que de la terre battue. La maison voisine est toute entourée par un immense jardin, fleurs et légumes, de quoi alimenter la moitié du village quant aux choux, poireaux, oignons, haricots et autres. Vivent les grands jardins !

Le joli temps des escargots qui nous emmenait en promenade aux alentours du village ! Et qui nous faisait connaître de façon intime notre paysage. Aucun coin où nous n'étions allés, nous avions suivi tous les chemins, longé tous les murs, jusqu'au cœur des pâturages. Nous avons été véritablement partout sur cette terre que nous aimions et qui, par cet arpentage régulier, s'installait en nous pour ne plus jamais nous quitter.

\* \* \*

Les hirondelles avaient retrouvé leurs nids depuis longtemps. Il était plus que l'heure de faire le jardin. Certains de par le village avaient même déjà fini. Le jardin entourait alors la maison de trois côtés, au sud-ouest, au vent et au nord. Une allée de mauvais petits cailloux courait le long des façades, et deux plates-bandes s'étalaient du côté de la route, à l'ombre, l'une contre le mur, l'autre, ovale, près du portail d'entrée. Mais tout le reste était jardiné. Gazon ? Vous n'y pensez pas. A l'époque nous ne savions même pas ce que ce mot voulait dire.

Au levant, contre la barrière de ciment qui sépare notre espace de la route du Crêt-du-Puits, poussaient groseillers, raisinets et cassis. Et ce trop grand jardin, combien de jours fallait-il à mon père, à ma mère surtout, pour le retourner ? Des semaines ! Encore heureux qu'une petite part ait été réservée à la tante Noni, notre locataire du haut. C'était toujours ça de moins. Bien que cette tante, — ô la tante Noni, si rigide avec nous en dehors des périodes de vacances où nous montions la trouver parce que les cousins y venaient aussi — n'ait jamais été contente de nous. Car nous jouions sur sa parcelle hors saison et d'après elle nous la rendions dure à ne plus pouvoir y enfoncer une bêche. De telle manière qu'au printemps l'homme, qui jardinait pour elle, faisait de puissantes « charognées » et gueulait après ces maudits gamins que nous étions et qui lui rendaient son travail impossible. Ma tante y plantait surtout des pommes de terre.

De plus ce grand jardin n'avait jamais eu une bonne terre. Nous voyions les autres qui retournaient le leur sans peine, presque les mains dans les poches. Pour nous par contre c'était le bagne, de par

Précédé par un petit bout sur les escargots alors que photoshop ne veut plus rien savoir !

la surface à faire, et la dureté du sol. Y poussaient quand même de rudes beaux choux que ma mère vendait, bien pommelés, énormes, à Kaempf du Pont qui faisait le primeur et qui passait les prendre au cours de ses tournées autour de la Vallée.

Ma mère aimait les pensées. Elle en plantait partout, dans tous les coins qui n'étaient pas réservés aux légumes. Fleurs certes magnifiques, mais qui l'étaient devenues un peu moins de par cette profusion. Elles accompagnèrent toute mon enfance vécue autour de cette grande maison.

Les carreaux bientôt découpaient le jardin en espaces réguliers. On n'y semait rien de spécial, c'était tout ce que l'on peut trouver de nos jours. Le domaine du jardinage reste pareil, si ce n'est que les surfaces ont fondu comme neige au soleil et que les gazons ont grandi en conséquence, même chez nous. C'est dire que le temps et les modes font leur œuvre même chez les plus purs traditionalistes. Je revois surtout dans ce jardin, outre les choux de ma mère, du persil, de la ciboulette, du rampon jusque très tard en automne, des oignons et des poireaux. Ces derniers, quel légume ! En sauce visqueuse, à la vaudoise, avec de la saucisse aux choux, je l'avais en horreur. Rien à faire. Je ne pouvais pas le descendre. Ça me répugnait. On ne regardait quand même pas à moi pour en planter des carreaux entiers !

Le printemps, à la montagne, quand il se donne vraiment, ne dure pas. La végétation à peine réveillée, et vous voilà conduit tout de suite à l'été, Autour de la maison il n'y avait pas alors tous ces arbres qui vous font une ombre si dense qu'elle ne permet plus des jardinages normaux. Chez nous, on n'aime pas le soleil, ni être vu ! Croissaient dans les champs tout proches, là, juste derrière le treillis du jardin, des cardamines des prés et puis des tas d'autres fleurs dont je ne sais pas les noms, la nomenclature des plantes me demeurant pour l'essentiel mal connue. Puis poussaient les couiques, ces grandes couiques disait l'oncle Jean. Qui sont un très mauvais fourrage que le bétail trie et délaisse au fond des crèches.

\* \* \*

